

CAHIERS DE L'

IRP

n° 9 Juin 1991

PRECHER

- Présentation

- Le renouveau homilétique aux USA

Bernard Reymond

- La traduction du Craddock

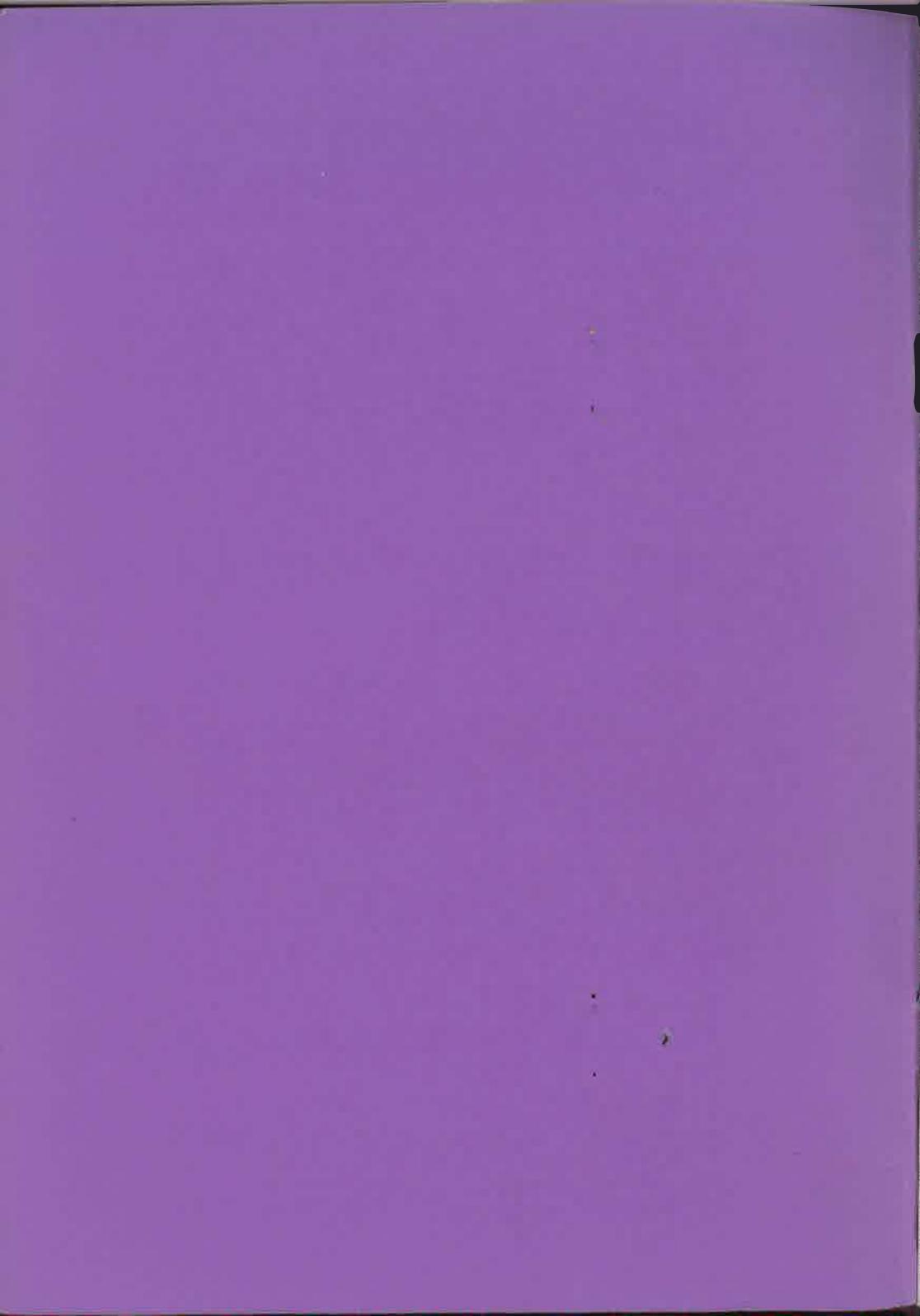
Jean-François Rebeaud

- Premières impressions d'un lecteur

Pierre Reymond

- Homilétique et théologie

Bernard Reymond



PRESENTATION

L'Institut romand de Pastorale a été directement impliqué dans la traduction française et l'édition de *Prêcher*, le manuel d'homilétique de Fred B. Craddock qui vient de sortir de presse aux éditions Labor & Fides, Genève. L'IRP a voulu marquer l'importance de ce livre et l'événement qu'il constitue à plus d'un égard pour le monde ecclésial francophone en lui consacrant récemment l'un de ses colloques romands.

La présente livraison des *Cahiers de l'IRP* donne de larges échos de cette rencontre qui a eu lieu à Genève en mai dernier. On y trouvera dans son intégralité le survol du renouveau homilétique américain qui a été proposé à cette occasion. MM. Jean-François Rebeaud et Pierre Reymond, eux, ont préféré ne restituer ici qu'une partie de ce qu'ils ont dit lors de cette rencontre: celle qui est la plus susceptible d'intéresser nos lecteurs. Quant à mon essai de réviser les rapports entre homilétique et théologie, les participants au colloque de Genève n'en avaient eu connaissance que sous une forme très abrégée; on en trouvera ici une version plus élaborée, donc plus propre à susciter la discussion, voire la contestation.

Ces quelques contributions n'épuisent évidemment pas le sujet. La rencontre qui leur a donné naissance venait d'avoir lieu quand s'est tenue la première journée d'études de la revue *Lire et dire*, — une publication dont l'existence importe de plus en plus à l'homilétique d'expression française. Nous en donnerons un écho dans notre prochaine livraison en publiant en particulier l'exposé qu'y a présenté Samuel Amsler sur le bon usage de l'AT en prédication.

Merci à ceux et celles qui contribuent ainsi à faire des *Cahiers de l'IRP* un périodique de théologie pratique susceptible d'intéresser des lecteurs loin à la ronde.

Le directeur de l'IRP: Bernard REYMOND

COUP D'OEIL SUR LE RENOUVEAU DE L'HOMILETIQUE AUX ETATS-UNIS

Pourquoi publier en version française un manuel d'homilétique d'origine américaine? Parce qu'il est bon, bien sûr. Mais aussi parce qu'il participe à tout un mouvement bien digne de retenir notre attention. J'ai pu vérifier sur place, dans quelques-unes des boutiques de librairie que l'on trouve souvent dans les grandes écoles de théologie américaines, que *Preaching* de Fred B. Craddock y est l'un des ouvrages les plus constamment présents au rayon de théologie pratique. Pour une raison très simple: c'est lui que de nombreux professeurs d'homilétique recommandent en priorité à leurs étudiants. Qu'aucun livre semblable n'ait vu le jour en français ces dernières années n'a rien d'étonnant. Ce n'était guère possible dès lors que, parmi nous, l'homilétique est quasiment entrée en léthargie depuis près d'un demi siècle. La situation, il est vrai, est en train de changer, comme en témoignent plusieurs articles de revues (voir *Etudes théologiques et religieuses*, *Revue d'histoire et de philosophie religieuses*, *Bulletin du C.P.E.* de Genève, cahiers spéciaux de *Foi et Vie*, de *Lumière et Vie*, etc.). Mais ce n'est qu'un début. Le manuel de Craddock, lui, profite de tout un mouvement dont il est l'une des émergences les plus significatives et les plus dignes de retenir notre attention.

Le champ de mon enquête

Depuis une quinzaine d'années, en effet, l'homilétique est en plein renouveau aux Etats-Unis. En témoigne l'abondance de la littérature spécialisée dans ce domaine. Je suis mal informé sur le volume antérieur des publications américaines dans ce domaine. Mais le fait est qu'il est devenu particulièrement important. Ces quatre ou cinq dernières années, nos collègues américains se sont mis à produire des ouvrages d'homilétique pour ainsi dire "à jet continu". Cette discipline bénéficie parmi eux d'une telle émulation réciproque que chacun semble vouloir y aller de sa contribution. Tout ce qui paraît n'est évidemment pas à recommander. A la devanture des libraires, on trouve de tout, du meilleur comme du pire. C'est inévitable. Mais c'est aussi et justement l'indice que l'homilétique se porte bien, donc que les premiers intéressés — les prédicateurs — cherchent à en savoir davantage à son propos.

Je n'ai pas consulté cette littérature spécialisée dans son entier. Mon information est limitée par le fait que je n'ai pu avoir accès à tout. Je ne me suis en effet avisé de l'intérêt de ce qui se passe à cet égard outre-Atlantique que depuis trois ou quatre ans (auparavant, à côté de ce qui paraît en français, mon attention suivait la pente naturelle de la théologie protestante d'expression française depuis cent-cinquante ans et allait en priorité à la production théologique allemande, — une production qui, sauf quelques exceptions, est généralement fort ennuyeuse, ce qui est un paradoxe quand il s'agit d'homilétique!). Or les éditeurs américains ont la fâcheuse habitude

de ne pas garder en stock les ouvrages parus depuis plus de cinq ou six ans. Je n'ai donc pu obtenir certains ouvrages qui ne figurent pas dans nos bibliothèques suisses et que j'aurais voulu consulter pour élargir mon information et mieux percevoir comment ils se situent par rapport à ceux dont je vais parler ici. Je crois néanmoins avoir eu accès aux plus importants d'entre eux.

En homilétique particulièrement, les éditeurs américains publient beaucoup de textes relativement brefs (une centaine de pages) qui, très pragmatiquement, proposent aux prédicateurs de terrain toutes sortes de conseils immédiatement applicables, presque des recettes de fabrication, ou limitent leur propos à un aspect seulement du problème. C'est par exemple le cas de la série *Preacher's Library* que publie le grand éditeur Abingdon Press, de Nashville/Tennessee. Quelques-uns des meilleurs spécialistes actuels y font par exemple le point sur la manière d'organiser un sermon, sur la personne du prédicateur en chaire, sur les bases bibliques du sermon, etc. Cette série connaît apparemment un succès soutenu auprès des pasteurs et prêtres de paroisse qui, le fait est bien connu, hésitent souvent devant des lectures de trop longue haleine. Peut-être serions-nous bien inspirés de prendre exemple sur ce précédent si nous devons juger utile ou nécessaire de travailler à notre tour à un renouveau de l'homilétique parmi les francophones.

Malgré tout l'intérêt que peut présenter tel ou tel de ces opuscules, je n'en parlerai pas ici. Je préfère concentrer notre attention sur quelques publications qui, par leur envergure, font programme et orientent à plus d'un égard la perspective générale dans laquelle s'inscrivent généralement les autres publications de dimensions plus modestes. Je laisse aussi délibérément de côté les productions de la mouvance évangélique: ou bien elles répètent les postulats doctrinaux chers à cette tendance sans les remettre aucunement en question, donc sans se demander quelles conséquences une reprise du problème homilétique pourrait avoir sur la doctrine proprement dite; ou bien elles se contentent d'emprunter aux autres homiléticiens des recettes de savoir-faire pour les mettre au service d'un message soustrait lui-même à toute problématisation.

Pour parler avec toute la compétence voulue du renouveau de l'homilétique aux Etats-Unis, il faudrait avoir passé au moins une année dans ce pays, avoir fréquenté plusieurs mois durant quelques-uns des principaux centres de recherche et d'enseignement dans cette discipline, avoir pu en tester les effets sur le terrain, en passant d'une église à l'autre pour juger si l'état général de la prédication s'est effectivement amélioré à la suite de tous ces efforts, ou s'il s'agit pour l'instant d'un mouvement qui reste l'affaire des seuls homiléticiens et ne serait pas encore devenu celle des prédicateurs eux-mêmes. Je n'ai pas eu cette possibilité et mon information repose essentiellement sur des lectures. Un voyage de l'été 1990 m'a cependant permis de prendre sur place quelques contacts, entre autres à Atlanta où j'ai pu m'entretenir avec Fred B. Craddock, et de faire quelques constatations sans lesquelles mon information eût été vraiment trop

désincarnée: rencontres d'autres homiléticiens actuellement en charge d'enseignement, visite aux premières heures d'un séminaire d'homilétique, participation à quelques cultes dominicaux, etc. Juste de quoi jeter sur ce renouveau un coup d'oeil qui ne soit ni trop naïf ni trop peu informé.

Cela dit, je vais simplement passer en revue quelques ouvrages que je tiens pour importants ou pour particulièrement dignes de retenir notre attention dans ce domaine.

L'apport de Fred B. Craddock

Fred B. Craddock tient à cet égard une place de choix. Non content d'avoir publié un manuel qui s'impose comme l'un des meilleurs, il est aussi considéré comme l'un des principaux artisans du renouveau homilétique en question. Les bons connaisseurs de **la situation américaine prétendent** en tout cas que ce renouveau trouve l'une de ses origines dans le premier livre qu'il a publié dans ce domaine: *As One Without Authority: Essays on Inductive Preaching*, Enid/Oklahoma, Phillips Univ., 1971. Thomas Long, professeur au Princeton Theological Seminary, dit de cet ouvrage qu'il est "l'un des livres modernes les plus importants dans le domaine de la prédication"¹. Lisant ce livre, un Européen retiendra peut-être surtout le fait que Craddock, voilà vingt ans déjà, se référait expressément à Kierkegaard, — une référence qui ne nous semble généralement pas aller de soi chez les théologiens américains. Les homiléticiens, eux, sont surtout attentifs au fait que Craddock abordait de front un problème toujours crucial en homilétique: celui du déficit qui se produit lorsque le prédicateur passe de son étonnement devant le texte biblique à la confection de sa prédication. Au moment où il le lit, le texte biblique se présente à lui dans toute sa fraîcheur et lui suggère inductivement toutes sortes d'idées, d'images et de démarches. Mais qu'en reste-t-il quand il passe à la confection, puis à la livraison de sa prédication proprement dite? Souvent pas grand-chose, prisonnier qu'il est d'une structure rhétorique désespérément argumentative et démonstrative. Le prédicateur se met en effet à expliquer, là où le texte biblique devrait l'inciter à faire sentir; il argumente en idées quand le texte biblique opère par mises en mouvement, etc. Craddock invitait donc les prédicateurs, non seulement à tenter de conserver tout le chatoiement des impressions glanées dans leur fréquentation du texte biblique, mais aussi et surtout à s'inspirer de la diversité des modèles rhétoriques que proposent les différents textes de la Bible quand on accepte de se laisser guider par le mouvement qui les anime.

Cette conception homilétique se retrouve évidemment tout entière dans *Prêcher*, — un livre dans lequel Craddock fait profiter ses lecteurs de toute son expérience et des réflexions ou observations qu'il n'a cessé d'accumuler dans ce domaine. Il me semble néanmoins important de savoir que, si *Prêcher* nous offre à cet égard la somme de son enseignement, une

¹ *The Witness of Preaching*, Louisville/Kentucky, Westminster/Fortress Press, 1989, 81.

bonne partie de ce qui en fait l'originalité et la fécondité se trouvait déjà potentiellement dans son livre programmatique de 1971.

Les recherches rhétoriques de David Buttrick

Prêcher s'est rapidement imposé aux responsables de la collection "Pratiques" par le fait que, conçu aux Etats-Unis, il n'en est pas moins facilement utilisable en Europe. Les autres ouvrages dont je vais parler passeraient probablement moins facilement la rampe des différences culturelles ou contextuelles entre nos deux continents. Certains d'entre eux sont pourtant furieusement intéressants, à commencer par le gros ouvrage de David Buttrick, professeur à la Vanderbilt Divinity School de Nashville/Tennessee: *Homiletic: Mouves and Structures*, Philadelphia/Pennsylvania, Fortress Press, 1987.

C'est un livre de facture nettement plus technique que le manuel de Craddock. Buttrick s'intéresse essentiellement à la structure rhétorique du sermon et aux conséquences qu'elle ne peut manquer d'avoir sur la nature même du message que le prédicateur entend transmettre. Simultanément, Buttrick est attentif aux incidences de notre contexte culturel sur les modèles rhétoriques qui peuvent nous permettre de communiquer l'Évangile aujourd'hui. S'inspirant des techniques mises en oeuvres au cinéma ou en vidéo, il propose de considérer qu'un sermon est fait d'une succession de mouvements (*mouves*) qui, se succédant, dessinent toute une trajectoire (*movement*). Chacun de ces mouvements doit correspondre à une certaine mobilité du discours qui se traduit par exemple par la diversité des points de vue auxquels se situe le prédicateur: il peut déplacer ses cadrages, recourir à des effets zoom, etc.

Quant à la trajectoire d'ensemble, elle articule ces mouvements les uns aux autres selon des structures rhétoriques qui, bien conçues, doivent elles aussi aboutir à entraîner les auditeurs dans le mouvement général que suppose le texte biblique sur lequel on prêche.

Le livre de Buttrick est peut-être plus unilatéral que celui de Craddock. Mais il me semble être l'un des plus propres à susciter notre réflexion homilétique en fonction du contexte culturel au sein duquel s'inscrit aujourd'hui l'exercice même de la prédication. Il propose de nombreux exemples de prédications dont il examine les avantages comme les faiblesses. Ces exemples seraient difficilement traduisibles comme tels en français. Les remarques qu'ils suggèrent à Buttrick n'en sont pas moins l'un des éléments de ce livre qui incitent le plus à la réflexion.

La synthèse de Thomas Long

Parmi les homiléticiens américains actuels, Thomas Long, déjà cité, fait moins figure d'ouvreur de piste que de grand sage dont les conseils et les appréciations s'imposent par leur pondération même. Il est l'auteur du dernier manuel important apparu sur le marché: *The Witness of Preaching*,

Louisville/Kentucky, Westminster/ Fortress Press, 1989. Serait-il sorti de presse plus tôt que nous aurions peut-être hésité à traduire ce livre-là plutôt que celui de Craddock. Mais c'eût été seulement une hésitation. D'abord, l'écriture de Craddock a plus de feu que la sienne. Ensuite, même si Long est en général plus didactique, par exemple en théologie de la prédication, ses allusions à d'autres livres que nous ne connaissons pas sont trop nombreuses pour qu'un tel livre puisse être publié comme tel en français. Mais c'est aussi l'un de ses intérêts: en se situant par rapport aux autres représentants du renouveau homilétique américain, Long nous permet de mieux percevoir l'apport spécifique de chacun, de prendre ainsi connaissance des principales critiques qui leur ont été adressées ou de mieux mesurer les avancées dont ils ont été les acteurs. Le livre de Long, en d'autres termes, est un excellent ouvrage de mise au point sur l'ensemble du problème homilétique tel qu'il se pose actuellement aux Etats-Unis, avec un souci constant et bienvenu de montrer comment le théologique et le rhétorique ne cessent de dépendre l'un de l'autre. La place que Long fait à la théologie est particulièrement évidente dans ses premiers chapitres, par exemple dans les pages où il passe en revue les principales images qui permettent de situer la fonction du prédicateur: héraut, pasteur, conteur, témoin. La dernière est pour lui la plus propre à définir son mode spécifique d'autorité. Le témoin n'a en effet d'autorité que dans la mesure où il témoigne d'une Parole qui ne lui appartient pas, dans la mesure aussi où sa propre subjectivité est directement engagée dans l'écoute et la communication de cette Parole. Cette remarque est si importante sous la plume de Long qu'il en a fait le titre de son livre: *Le témoignage de la prédication* — un titre qui n'a donc rien de piétiste ou de revivaliste malgré l'impression qui pourrait s'en dégager au premier abord!

Autres instruments de travail

Ecrire sur les différents aspects de l'homilétique est une chose. Mais comment les artisans américains de son renouveau s'y prennent-ils pour enseigner cet art ou cette discipline? C'est le point à propos duquel ils semblent avoir le plus de peine à s'exprimer. Parce qu'il est toujours difficile de passer de la théorie à la pratique? C'est possible. En Europe, je ne connais en tout cas pas d'homiléticien qui se soit risqué à exposer clairement et en détails ses méthodes d'enseignement. Il m'étonnait que les Américains, eux, n'aient pas tenté de le faire. Le hasard m'a heureusement mis sur la piste d'un ouvrage qui échappe aux circuits de distribution des grands éditeurs, mais qui est une mine de renseignements sur ce point: Don M. Wardlaw, professeur au McCormick Theological Seminary de Chicago/Illinois, a rassemblé une dizaine de contributions de valeur variable en un volume de 322 pages intitulé *Learning Preaching: Understanding and Participating in the Process*, 1989. Publié par l'Academy of Homiletics, cet ouvrage est distribué par The Lincoln Christian College and Seminary Press, Lincoln/Illinois. Les cent dernières

pages reproduisent dans l'état où ils ont été remis à l'éditeur toute une série de documents pédagogiques, touchant en particulier à diverses manières d'utiliser la vidéo comme méthode d'enseignement, l'idée dominante qui se dégage de l'ensemble étant que la prédication est essentiellement un "process", un processus, quelque chose qui se passe et qui se vit.

L'une des forces du renouveau homilétique américain est de pouvoir compter sur une petite revue bisannuelle paraissant depuis une quinzaine d'années, et publiée de concert par l'Academy of Homiletics et par la Religious Speech Communication Association: *Homiletic*. Diffusée par le Lutheran Theological Seminary, Gettysburg/Pennsylvania, elle est un excellent moyen de se tenir au courant de ce qui se fait et se publie dans ce domaine. Elle devrait figurer dans la bibliothèque de toutes nos facultés de théologie.

Quels résultats?

Reste à savoir dans quelle mesure ce mouvement porte effectivement des fruits. Les Européens qui ont voyagé ou séjourné aux Etats-Unis répètent volontiers que la prédication y serait de bas niveau, que le renouveau homilétique en question n'aurait pas d'autre effet que de soigner la présentation des prédications, sans avoir aucune influence sur leur contenu. Cette rumeur appelle deux remarques: 1^o Ne surestimons pas le niveau de la prédication en Europe; elle se porte souvent assez mal tant du point de vue de sa forme que de son contenu. 2^o Abstraction des télé-prédicateurs qui ont défrayé la chronique ces dernières années, ce que j'ai constaté sur place me donne à penser que la prédication américaine se porte beaucoup mieux que les Européens ne le répètent trop complaisamment.

Pourquoi? Peut-être d'abord parce que les prédicateurs américains ont en général affaire à des auditoires considérablement mieux garnis que les nôtres. Avant de proposer la réalisation d'une version française de *Prêcher*, j'avais demandé l'avis de quelques collègues homiléticiens. L'un d'eux me répondit significativement qu'il regrettait l'absence, sous la plume de Craddock, de toute allusion à la crise par laquelle passe actuellement la prédication. Mais c'est typiquement une remarque d'Européen. Lors de mon passage à Atlanta, en été 1990, le professeur Craddock me fit remarquer le nombre élevé d'églises de toutes dénominations qu'on y rencontre et ajouta qu'elles sont toutes pleines chaque dimanche! Ailleurs aux Etats-Unis, j'ai également pu constater non seulement que le culte semble généralement bien fréquenté, mais encore que ni les prédicateurs ni leurs auditoires ne semblent chercher à diminuer en quoi que ce soit la place et l'importance de la prédication. Faut-il en déduire que les fidèles ont les prédicateurs et les prédications qu'ils méritent? Quand la prédication bénéficie d'un certain préjugé favorable, les conditions sont en tout cas posées pour qu'elle ne se porte pas trop mal.

Deuxièmement, il est certain que la prédication américaine revient souvent de loin. Trop influencée par l'optimisme psychologisant de

prédicateurs comme le célèbre Norman Vincent Peale, de Riverside Church, à New York, elle devenait souvent divertissement mondain ou se contentait de renforcer les auditeurs dans de confortables convictions beaucoup plus qu'elle ne cherchait à les mettre en question ou à les exposer aux morsures d'une vérité parfois difficile à recevoir. L'enseignement que dispensent les principaux mentors du renouveau homilétique est au contraire de nature à redonner une réelle substance théologique à cette prédication qui pouvait se contenter de peu. De toute manière, gardons-nous, pour en juger, de toute erreur de perspective: la vérité d'une prédication ne se juge pas nécessairement à sa sévérité critique ou négative. Les Américains ont probablement raison, sur ce chapitre, de vouloir que la prédication soit d'abord positive et constructive.

Reste la rhétorique mise en oeuvre. A trop se méfier des procédés oratoires et autres effets de manches, les prédicateurs européens en sont souvent venus à distiller l'ennui, ou en tout cas à ne pas atteindre le but recherché. Les Américains, eux, s'inquiètent de ce que leur prédication passe la rampe, qu'elle corresponde aux capacités d'attention de leur auditoire, qu'elle lui parle un langage susceptible de le mettre en mouvement. Autrement dit, ils cherchent à parler de manière à ce qu'on les écoute sans ennui. C'est l'un des grands soucis de Fred B. Craddock. Un intérêt renouvelé pour les divers procédés de la rhétorique et une attention plus soutenue à leurs effets théologiques pourraient être un heureux résultat de l'exemple qu'ils nous donnent sur ce point.

Retour à des problèmes fondamentaux

Les Américains sont parfois les premiers à repérer les faiblesses dont peut être affligée leur manière de concevoir et de pratiquer l'art de la prédication. Pour mettre un terme à ce survol, je tiens à signaler l'existence d'une dernière publication que je tiens pour la meilleure contribution actuelle sur le problème toujours délicat du passage des Ecritures à la prédication. C'est un ouvrage collectif dû à un groupe de théologiens réunis autour de John B. Cobb qui, grâce aux travaux d'André Gounelle¹, est en français le représentant le plus connu de la théologie du "Process". Ils ont eu l'originalité de renoncer à juxtaposer des contributions d'origines diverses pour s'entendre sur un texte que tous peuvent contresigner. A noter que Fred B. Craddock les a aidés de ses conseils dans la dernière mise au point de leur texte. Références: William A. Beardslee, John B. Cobb Jr., David J. Lull, Russel Pregeant, Theodor J. Weeden Sr., Barry A. Woodbridge, *Biblical Preaching on the Death of Jesus*, Nashville/Tennessee, Abingdon Press, 1989.

La première partie reprend tout le problème théologique de la prédication dans une perspective résolument pneumatologique et dans une

¹ Pour une bonne introduction en français, voir A. Gounelle, *Le dynamisme créateur de Dieu, Essai sur la théologie du Process*, Montpellier, ETR, 1981.

conscience très vive du fait que la préoccupation homilétique de ces dernières années n'en a souvent pas travaillé suffisamment les fondements. Les théologiens allemands, par exemple Barth, Bultmann, Pannenberg, Moltmann et Dorothee Sölle, cités tous cinq à l'appui de cette réflexion, se sont surtout interrogés sur la nature de la prédication. Les auteurs de ce livre abordent cette même question de manière considérablement plus pointue: que se passe-t-il théologiquement quand on prêche? Ce qui les amène à examiner non seulement les fondements théologiques de la prédication, à commencer par les deux problèmes conjoints de la vérité et de la liberté, mais à se prononcer en sus sur la nature et sur les modes de communication que supposent de telles options doctrinales. Une fois de plus, le problème rhétorique rejoint donc ici le problème proprement théologique. Ces quelque 60 pages se veulent donc un complément aux autres ouvrages cités ci-dessus. Elle le sont effectivement.

Tout aussi intéressante et nécessaire, la deuxième partie du livre se demande comment prêcher aujourd'hui sur la mort de Jésus, d'abord selon le témoignage de Marc, ensuite selon celui de Paul. La démarche, ici, associe étroitement l'exégèse, la systématique et la théologie pratique, dans une problématisation qui se garde de s'en tenir au passage direct des Ecritures au sermon: la nature des textes bibliques de référence aussi bien que le contexte actuel de la prédication appellent en l'occurrence une élaboration systématique allant bien au-delà de ce que la seule exégèse des textes suffit à suggérer. Un séminaire interdisciplinaire de 3e cycle prenant cet ouvrage comme base de son travail pourrait contribuer à renouveler substantiellement notre approche de ces problèmes.

Une dernière remarque: je ne demande pas à notre homilétique, on l'aura bien compris, de se mettre à imiter servilement celle qui se développe outre-Atlantique. Je suis persuadé, en revanche, que nous devons considérer l'exemple américain comme une invitation pressante à repartir à notre tour d'un nouveau pas dans cette discipline.

Bernard REYMOND

SUR LA TRADUCTION DU CRADDOCK

Une chose est sûre: lorsqu'on n'a pas d'autre expérience de la traduction que celle de la langue parlée, ou alors d'articles de journaux ou de revues de dimensions restreintes, l'idée d'affronter un livre de deux cent vingt pages est à la fois séduisante et effrayante. La formation du traducteur doit bien avoir certains caractères spécifiques, mais le dilettante ne les connaît pas; tout ce qu'il sait, c'est ce qu'il a découvert lui-même, et il va passer un temps précieux à réinventer à la sueur de son front des choses élémentaires et des évidences de l'espèce connue sous le nom d'oeuf de Colomb.

Après bien des efforts et des transpirations, il sera soumis à la douche écossaise des relectures et des révisions. La joie d'avoir trouvé des solutions aux problèmes les plus corsés se mêlera à l'étonnement de n'avoir pas pensé à une solution plus simple pour une tournure bizarre. Et il restera toujours incertain en face d'une ou deux expressions idiomatiques dont personne, si ce n'est l'auteur lui-même, ne détient vraiment la clef -et encore, on en a vus qui ne se rappelaient plus ce qu'ils avaient vraiment voulu dire...

PREACHING/PRECHER est donc le fruit d'un travail de trois mois à peu près, à raison d'une ration assez systématique de quatre pages par jour, et de quinze jours de révision finale une fois le travail porté à son terme. Ce dernier stade comprend la consultation d'augures divers (c'est-à-dire de gens connaissant la théologie et/ou parlant l'américain) sur les points restés en suspens. Les relectures effectuées par d'autres personnes qualifiées montrent qu'on peut introduire une erreur magistrale dans un texte sans que nul ne s'en émeuve; il est possible d'affirmer en toute impunité que l'évangéliste Luc écrit à Timothée au lieu de Théophile (l'auteur a simplement dit "écrit", et le traducteur a cru bon d'ajouter à qui...) et constater le fait seulement après la publication de l'ouvrage; il n'y avait en effet aucune faute d'orthographe! On se console en se souvenant d'avoir corrigé une ou deux erreurs tout aussi remarquables de l'auteur, cette fois, qui cite à un moment donné l'exemple de David pleurant la mort de son fils Salomon ou qui propose une étymologie commune à trois verbes dont seuls les deux premiers sont effectivement apparentés en grec...

Voici donc quelques notes et remarques sur le processus du travail de traduction et sur ses résultats à ouvrage publié. La première remarque concerne la couverture: tandis que l'ouvrage américain porte sur fond blanc le titre PREACHING comme écrit au feutre rouge et légèrement en oblique sur le haut de la page, ce qui suggère tout un mouvement et un élan, et décrit de manière tout à fait appropriée ce que l'auteur entend par prédication, le livre en français -pour correspondre à d'autres publications de la même collection apparemment- porte un dessin carré surmonté d'un titre également très carré. L'effet est aussi très suggestif -une prédication

peut en effet être conçue comme quelque chose de très construit et carré-mais n'est plus adéquat au contenu du volume en question! J'aurais assez aimé un titre plus parlant, qui n'a pas été retenu; c'était "Vous avez dit: prêcher?" Mais le problème des titres est un grand serpent de mer, et les éditeurs voient rarement les affaires du même coup d'oeil que les auteurs et les traducteurs...

On se heurte en traduisant à des obstacles infranchissables. C'est le cas lorsque l'auteur parle d'un objet, d'une structure ou d'un concept qui n'existent pas dans votre langue, ou qu'il se sert d'une expression idiomatique qui n'y a pas d'équivalent. Lorsque le professeur Craddock nous promène dans les corridors des "colleges", des "seminaries" et des "faculties", il fait allusion à un monde qui nous échappe parce que le cycle des études de théologie et de la préparation au ministère pastoral suit un autre parcours chez nous qu'aux USA. Vaut-il la peine de faire un long excursus pour expliquer ces structures dont l'importance relativement au texte est finalement négligeable, ou faut-il ne faire semblant de rien et traduire selon le principe de l'équivalence dynamique cher aux traducteurs de la bible en langage courant? La situation se répète au moment où il parle d'adultes assistant à "l'école du dimanche" parce que chez nous c'est une institution réservée aux seuls enfants. Lorsque l'auteur s'extasie sur la finesse d'une expression très parlante et sur le sens d'un mot ancien qui n'est plus en usage que dans une tournure particulière, est-il utile de rendre son exemple en trouvant un parallèle français même lointain, ou vaut-il mieux traduire littéralement en portant en note, ou entre parenthèse avec une NDT (= note du traducteur), une explication plus ou moins maladroite de ce qu'il entendait faire comprendre? Lorsqu'il s'amuse à faire un jeu de mots, ce qui est heureusement beaucoup moins fréquent chez les auteurs de langue anglaise qu'en français, faut-il le transposer ou le reconstituer plus ou moins habilement? Et quelqu'un aurait-il la bonté d'explicitier au passage cette locution exclamative rencontrée au détour d'une phrase opposant la puissance efficace d'un prédicateur modeste, mais qui connaît sa communauté, à celle plus éphémère du prêcheur spécialiste des grands effets invité occasionnellement: "much hoopla to the contrary"?

Comment rendre les descriptions poétiques? Voici un exemple qui nous a laissés perplexes, et dont on peut éventuellement regretter qu'il n'ait pas été rendu littéralement: évoquant des souvenirs d'enfance reliés aux fêtes saisonnières, l'auteur évoquait un jardin avec ses diverses plantes et fleurs, décrivant au passage des "toisons de graines montant la garde sur des citrouilles endormies". La traduction se borne finalement à laisser tomber le "montant la garde" qui était pourtant joliment suggestif! Comment rendre justice au génie littéraire de l'auteur lorsqu'il invente une expression originale? Une transposition est souvent futile, le rendu littéral est insupportable, et le choix du traducteur a un parfum de trahison. Le plus périlleux exercice reste de toute façon l'interprétation d'une phrase dont le

sens est peu clair, soit parce que la construction en est compliquée et apparemment tordue, soit parce que l'intention s'en est perdue en route, que l'idée a dévié, et que l'auteur n'a pas forcément su choisir entre deux ou trois bifurcations de la pensée. Notre texte présente en effet une ou deux traces du discours oral dont il provient; il ne semble pas avoir été conçu d'abord pour être offert à la lecture, mais résulter d'un travail de rédaction à partir d'exposés destinés à être écoutés.

Que faire des références à des ouvrages publiés localement dont nous n'avons aucune traduction et dont nous ne connaissons pas le contenu?

Et même si on le connaissait, que pourrait-on en faire? Une longue note de résumé? Le problème serait encore bien plus complexe s'il y avait une bibliographie importante à la fin de l'ouvrage, ce qui n'est heureusement pas le cas... Il est juste cependant d'ajouter que la culture des USA est suffisamment proche de la nôtre pour que nous n'achoppions qu'à des détails culturels locaux et pas vraiment à des différences colossales, telles qu'elles se produisent entre deux cultures vraiment étrangères, entre la Chine et le Portugal par exemple. Il est improbable que le lecteur d'un tel ouvrage n'ait jamais entendu parler du Thanksgiving Day, ou de la fête de Halloween, et il se contentera facilement d'une brève note faisant référence à l'hymne national des USA lorsque l'auteur cite quelques vers à première vue inconnus.

Voilà pour l'essentiel des difficultés rencontrées. Les bons côtés maintenant! On se paie vraiment une pinte de bon sang à la description du prédicateur qui monte en chaire avec toutes sortes de papiers dans les mains et qui se débat pour les faire tenir en ordre sur sa tablette (p. 215); "certains ministres réussissent à donner l'impression que cinq minutes plus tôt ils ne savaient pas encore que c'était dimanche", conclut l'auteur avec humour. L'humour est un point fort de cette présentation de la technique de la prédication, et il fait passer toutes sortes de pilules avec le sourire. Sur la question fort disputée de savoir si un sermon peut être répété ailleurs que là où il a été prêché, et adressé à d'autres pour lesquels il n'a pas été spécifiquement préparé, on nous fait un exposé des arguments positifs ou négatifs, mais la conclusion est la suivante: "certains sermons ne devraient jamais être répétés, souvent pour la simple raison qu'il n'aurait déjà pas fallu les prêcher la première fois!" Pour démontrer que l'histoire de la prédication peut nous apporter des enseignements précieux, il décrit celui qui en ignore tout comme "quelqu'un qui ramasse de jolis cailloux alors qu'il marche sur une mine de diamants".

L'humour entre dans la méthode de composition des sermons comme l'air qui allège le sérieux de l'argument et qui introduit la distance nécessaire à l'auditeur pour conserver sa liberté intérieure. Il permet également au prédicateur de situer un exemple dans le champ de l'irréel, du "nonsense" cher aux Anglo-saxons, sans avoir besoin de fournir une longue

explication: "Pendant le vol de Saint-Louis à Seattle, le passager à côté de moi se trouva mal et sortit prendre l'air quelques instants". Le second degré est atteint aussitôt, car l'auteur ajoute: "Ne soyez pas surpris si un auditeur momentanément distrait vous demande encore: <cela s'est-il vraiment passé ainsi, ou ai-je mal compris?>"

Des prédicateurs qui ne savent pas trier leurs idées et en restent aux généralités, il écrit qu'"ils mettent toute l'eau à bouillir, et ne servent ensuite comme sermon que le dépôt au fond de la tasse". Ceux qui vendent la mèche à l'avance en dévoilant au départ toutes les surprises qui pourraient tenir l'auditoire en éveil, il les avertit de ces mots: "L'horloge va traîner votre sermon comme un corps mort jusqu'à sa dernière phrase, et il faudra calmer les enfants qui s'agitent en leur promettant que c'est bientôt fini". Une prédication "véritablement efficace se prolonge au-delà du parc à voitures et se poursuit dans la conversation paroissiale". Un pasteur qui se laisse prendre de vitesse par les jours de la semaine et se voit régulièrement acculé à la corvée du samedi soir finit par tourner toujours autour des mêmes textes et thèmes, "mais ceux qui sont pris au piège de cette méthode sont les premiers conscients qu'un cuisinier qui aime la courge n'a pas pour autant le droit d'en servir trois fois par jour". Pour trier ce qui vaut la peine d'être dit: "Si le prédicateur voulait bien inscrire au haut de sa page, lorsqu'il prépare son texte: <Qu'est-ce que tu racontes?> maints petits bavardages accrocheurs ou jeux de mots plus ou moins subtils glisseraient sans bruit de son bureau pour filer se cacher dans sa corbeille à papier!" Et enfin, dernier exemple, cette description impitoyable du discours religieux fait de lieux communs: "On peut enfiler les mots les uns après les autres pour faire des phrases, et les empiler en paragraphes, aligner les mots religieux, bibliques, véridiques, et tout et tout, sans arriver à rien. Ces mots n'ouvrent pas de fenêtre ni de porte, n'allument pas de feu et n'offrent pas de siège. Ils sont prononcés, s'amassent au pied de la chaire, et le lundi matin on les balaie. Pas négligemment; le concierge pousse lentement son balai à travers le tas pour voir s'il y en a encore un de vivant. Mais il n'y en a pas; comme Lazare, voilà quatre jours qu'ils sont morts, et nous ne sommes que lundi. Cela signifierait-il que dimanche, lorsqu'ils ont été dits, ils étaient déjà morts? -Oui".

Vous avez dit "humour"? Oui, et bon sens, et vision claire, et enthousiasme communicatif. En effet, le résultat le plus probant de ce gros effort pour le traducteur a été le renouvellement de son propre zèle de prédicateur, et aussi de sa manière de préparer les sermons, donc un enrichissement vérifiable de l'impact de sa prédication en tout cas sur lui-même; ce qui, comme le dit Craddock en conclusion, n'est pas le moindre des résultats! La richesse de ce travail est telle qu'on pourrait craindre au premier abord qu'elle n'étouffe le candidat à sa lecture. Ce motif incline à penser qu'il vaudrait mieux le lire en groupe de travail, en séminaire, voire en cours d'études, plutôt que seul dans son bureau; inversement on peut aussi ressentir cette abondance comme une source de stimulation peu

susceptible de s'épuiser, et donc comme un ouvrage à garder à portée de main pour y revenir sans cesse et en absorber lentement la substantifique moelle. On en goûte en premier lieu la saveur subtile et forte, l'humour, les conseils immédiatement utiles; on en découvre en second lieu l'arrière-plan d'expérience pratique et de réflexion théologique; on en met à l'épreuve enfin la sagacité et la perspicacité de l'homme passionné par son métier et conscient en même temps de toutes les embûches et de toutes les grandeurs de la prédication.

Pour conclure, les deux éléments spécifiques les plus importants de ce manuel paraissent bien être

1) l'attention portée à l'interprétation du texte en concomitance avec l'interprétation *des auditeurs*, parce que rien ne peut faire parler la Bible aux gens d'aujourd'hui si on ne parvient pas à établir le contact entre elle et eux. Il faut donc se donner autant de peine pour déchiffrer l'auditoire potentiel que le texte choisi pour le prochain dimanche; les propositions en ce sens sont nombreuses et éclairantes. Ce n'est sans doute pas nouveau au sens où l'on n'en aurait jamais entendu parler, mais c'est revu de manière originale, et cela vient à son heure, après tous les efforts de ces dernières décennies sur l'exégèse des textes, pour recentrer la prédication entre ses divers pôles d'attraction. Et

2) le soin apporté à étudier le caractère *oral* que le sermon doit avoir, quels que soient les stades divers d'écriture par lesquels il passe au cours de son élaboration.

En résumé, et quelle que soit l'opinion que s'en sera forgée le lecteur, il n'aura certainement pas perdu son temps!

Jean-François REBEAUD

PREMIERES IMPRESSIONS D'UN LECTEUR

Réaction d'ensemble

J'aimerais dire d'emblée le vif plaisir que j'ai pris à la lecture de ce livre libérateur et revigorant pour le prédicateur que je suis. Mon plaisir tient à plusieurs raisons: d'abord l'auteur fait preuve d'un vaste savoir sans jamais alourdir son texte de marques d'érudition (pas une note en bas de page!) ensuite, on sent combien la réflexion de Craddock est nourrie par sa longue et riche expérience de prédicateur: l'auteur est présent à chaque page (ou presque) mais il ne met jamais sa personne en avant. En maints endroits, j'ai apprécié aussi l'originalité de la démarche, notamment au chapitre III de la première partie: Une théologie de la prédication (p.51 ss.) où, traitant des modalités de la révélation et de la prédication qui la présente au monde, Craddock décrit les trois étapes du chemin suivi par la Parole: A partir du silence, A l'écoute du murmure et Proclamez-le sur les toits. J'ai été sensible encore au fait que l'auteur nous invite à prendre au sérieux les auditeurs/auditrices de la prédication; cf, notamment les p.25 ss. et le chapitre V: Interprétation: les auditeurs (p.85 ss), mais on sent, à d'autres allusions, que c'est là un souci constant de l'auteur.

Bref, PRECHER est un manuel d'homilétique stimulant et fort plaisant à lire; il aborde avec bonheur les principaux problèmes liés à l'exercice de la prédication, son bon sens et, qualité hautement appréciable, son humour!

J'ajouterai que le plaisir que j'ai pris à cette lecture tient en bonne partie à l'excellente traduction de Jean-François Rebeaud et à la dernière mise au point du texte par Marie-Claude Baatard Pemet.

Quelques lacunes

S'agissant d'un manuel d'une telle qualité, j'aurais souhaité que l'auteur développât davantage les points suivants:

a) Le rapport entre l'Ancien et le Nouveau Testament

Certes, pour Craddock l'Écriture forme un tout et c'est bien la Bible entière qui doit alimenter la prédication chrétienne: donc pas trace d'un quelconque marcionisme chez notre auteur.

Ce dernier d'ailleurs aborde de front les divers aspects de la question, plus que jamais d'actualité: "Comment traiter l'Ancien Testament sur une chaire chrétienne?" (p.133). Or c'est ici précisément que je reste sur ma

faim: j'aurais souhaité un développement sur les divers types d'interprétation chrétienne de la Bible hébraïque. Sur cette importante question, on consultera avec profit l'ouvrage de Horst Dietrich Preuss: *Das Alte Testament in christlicher Predigt* (Kohlhammer, Stuttgart, 1984) et notamment le chapitre II, où Preuss présente sept modèles d'herméneutique chrétienne de l'Ancien Testament.

b) Les méthodes d'interprétation

L'auteur leur consacre un important développement (p. 138-151) sous le titre: Méthodes à disposition du prédicateur-interprète, où il présente notamment les interprétations allégorique, typologique, thématique ou encore les interprétations par la recherche de l'intention ou par la traduction d'un texte. Dans ce contexte, j'aurais souhaité un aperçu des méthodes exégétiques autres que les procédures historico-critiques. Par exemple: l'analyse sémiotique (étonnante lacune chez un auteur vivant aux USA...), l'approche psychanalytique telle que la pratique entre autres Françoise Dolto (cf. *L'Évangile au risque de la psychanalyse*, etc) et, last but not least, l'exégèse de type midrashique, qui exerce un vif attrait sur certains milieux chrétiens.

c) La rhétorique

Certes, Craddock en relève l'importance quand, dans son introduction (p.14), il se réfère à Aristote et à Augustin. Toutefois, là encore, il m'a manqué une présentation des principales figures et des principes de base de la rhétorique, tant il est vrai, comme le dit Olivier Reboul, que "le seul moyen de n'être pas manipulé par le discours des autres, celui des individus ou celui des institutions, c'est de connaître les techniques qui le rendent persuasif. Plus encore la rhétorique nous permet de percer à jour les ruses de notre propre discours, d'être lucides envers nous-mêmes; elle est un instrument non seulement de critique mais d'autocritique. Bref, si la rhétorique comme technique peut asservir, comme théorie, elle libère." (*La rhétorique*, PUF, Que sais-je 2133, p. 121s.)

d) D'autres formes de prédication?

Le manuel de Craddock est centré sur la prédication "classique", prononcée en chaire, qui n'exclut pas d'ailleurs le recours à la description (p.203 ss.) ou à l'illustration sous forme d'histoires et d'anecdotes (p. 206 ss.). On peut regretter cependant que l'auteur n'aborde pas la prédication à forme narrative, qui connaît actuellement un vif succès, parallèlement aux nombreux travaux "narratologiques" qui ont vu le jour ces dernières années (cf. entre autres *La narration*, ouvrage collectif, sous la direction de P.Bühler et J.-F. Habermacher, Genève, 1988). Craddock ne parle pas non plus d'autres formes de prédication, telles celles qui recourent à l'usage de moyens audio-visuels (étonnant au pays des télévangélistes...). Quoi que l'on puisse penser de ces autres formes, il est à mon avis regrettable qu'un manuel de cette envergure les passe sous silence.

Les réserves ou les regrets que je viens d'émettre sont à la mesure de la qualité et de la valeur du livre de Craddock, qui constituera désormais une référence centrale en matière d'homilétique. En redisant ici le plaisir et l'intérêt très vif que j'ai pris à cette lecture stimulante, j'aimerais pour conclure donner la parole à l'auteur lui-même: "Le mot final sur la prédication est le mot "passion". J'ai de la peine à croire que le message de l'Evangile, qui nous est donné par l'Ecriture, et qui en l'occurrence a germé et mûri dans le terreau de notre étude, de notre imagination et de notre prière, puisse être prêché comme si de rien n'était." (p.224)

On ne saurait mieux dire pour nous inviter et nous encourager à prêcher.

Pierre REYMOND

HOMILETIQUE ET THEOLOGIE: POUR UNE REEVALUATION DE LEURS RAPPORTS

Cet article est par lui-même un paradoxe: à des *lecteurs*, il propose sous forme *écrite* de prendre plus rigoureusement en considération le caractère *oral* d'une Parole, celle dont se réclame la théologie, qui se donne d'abord à *écouter*.

D'un primat à une subalternation

En théologie, l'homilétique est avec la catéchèse¹ l'une des disciplines les plus caractéristiques de la Parole dite et écoutée. L'homilétique est en effet à la fois science et art d'une écoute attentive de la Parole pour être mieux en mesure de la faire retentir *hic et nunc*. Les réformateurs ont été très clairs sur ce point: la lecture toute nue de la Bible n'est jamais suffisante par elle-même, en particulier dans le cadre du culte; elle doit toujours s'accompagner d'une prédication (ou de ce qui peut en tenir lieu selon les circonstances). Comme l'a opportunément rappelé André Gounelle², la Réforme ne s'est jamais contentée de simplement *restituer* les réalités néotestamentaires, comme s'il suffisait de répéter à l'infini un message devenu complètement anhistorique; elle a expressément compris son recours aux Ecritures comme une rencontre, voire comme une confrontation, source de *reformatio*. Donc pas de Bible sans prédication, mais pas non plus de prédication sans référence à la Bible.

Cette position de principe confère à la prédication une fonction théologique décisive: celle de l'herméneutique, qui fait le pont entre le message que véhicule un texte d'hier et son retentissement dans notre aujourd'hui. Le prédicateur assume à cet égard par rapport à la Bible et pour la communauté rassemblée pour le culte le même ministère de prophétie que l'apôtre Paul jugeait indispensable pour rendre le parler en langues intelligible aux Corinthiens³. D'où la conviction dont Karl Barth a été en notre siècle le héraut le plus connu et le plus écouté⁴: la prédication

¹ Une bonne partie de l'argumentation que développe cet article, en particulier du point de vue méthodologique, pourrait se réclamer tout aussi bien de la catéchèse, voire de la théologie pastorale, que de l'homilétique. On trouvera un excellent exemple de reprise des problèmes théologiques les plus fondamentaux en fonction d'une catéchèse spécifique, celle des adultes, sous la plume du théologien catholique Henri Bourgeois: *Théologie catéchuménale - A propos de la "nouvelle" évangélisation*, Paris 1991.

² "L'autorité du Nouveau Testament en ecclésiologie", *Etudes théologiques et religieuses* (Montpellier) 1987, 555-560.

³ Cf. 1 Co 14:1-25. Zwingli avait appelé "prophétie" cette fonction d'interprétation et de prédication du message biblique.

⁴ Sa théologie peut être qualifiée de théologie de la prédication tout autant que de théologie de la Parole de Dieu. Mais elle n'est pas la seule à pouvoir s'en prévaloir. Toute théologie signifiante se caractérise entre autres par le fait qu'elle est instance

est un acte théologique fondamental, elle est l'un des lieux les plus signifiants de la théologie. De fait, les réformateurs se sont comportés sur ce point à l'image des apôtres et des plus justement célèbres parmi les pères de l'Eglise: c'est le plus souvent en prêchant qu'ils ont fait de la théologie.

La théologie de notre temps en tient-elle assez rigoureusement compte? On peut se le demander, en particulier quand on songe au statut qu'elle réserve ordinairement à l'homilétique. Pour donner du galon à cette discipline volontiers tenue pour mineure, on parle d'elle comme d'une discipline de la communication. Elle l'est effectivement. Elle occupe à ce titre une fonction très importante dans les études de théologie. Elle correspond au moment où la théologie cesse de se parler à elle-même et s'adresse enfin à ceux et celles auxquels est destiné le message dont elle est porteuse: les simples fidèles, ou même ceux et celles qui ne sont pas fidèles du tout. Le défi est souvent difficile à relever, il est l'un des exercices théologiques les plus redoutables auxquels un étudiant doit se soumettre pendant son temps de faculté. Mais c'est alors que la théologie devient la plus intéressante: mis au pied de ce mur-là, l'étudiant peut mesurer ce que vaut vraiment la moisson de ses études.

La situation effective de l'homilétique est généralement moins cardinale ou moins flatteuse, dans l'esprit tant des théologiens que des homiléticiens eux-mêmes. Ils lui assignent une fonction de communication pour mieux faire admettre qu'ils la considèrent tout au plus comme une discipline auxiliaire. C'est particulièrement flagrant avec l'exégèse. En milieu protestant, le fait qu'une prédication doit toujours s'ancrer dans un texte biblique s'est imposé avec une telle priorité qu'on en est venu très souvent à tenir la prédication pour un simple monnayage de ce que l'exégèse permet de mettre en évidence, sans attention suffisante, évidemment, à toute la dimension herméneutique d'une telle démarche. Mais cette remarque est aussi vraie des autres disciplines de la théologie: dogmaticiens et éthiciens ne manquent pas de regretter que les prédicateurs fassent souvent trop peu de théologie, mais ils semblent se demander fort peu ce que la prédication peut apporter à leur propre travail théologique. Ils tiennent implicitement l'homilétique pour une discipline seconde, voire secondaire, venant *après* que les autres disciplines de la théologie ont accompli leur travail. Et quand la prédication a enfin pris le relai, forts de la mission que Karl Barth assignait à la théologie, ils se réservent encore (mais souvent à juste titre !) de vérifier le bien-fondé de ce qu'elle affirme.

Une dégradation symptomatique d'une situation plus générale

Le résultat de cette subordination de l'homilétique aux autres disciplines de la théologie est qu'un doute ne laisse actuellement pas de planer sur la légitimité de son statut académique: a-t-elle encore sa place dans un

critique de la prédication, mais aussi invitation à prêcher. Voir sur ce point "Théologie systématique et prédication", *ETR* 1988, 251-262.

enseignement de type universitaire, ou bien ne conviendrait-il pas de la considérer plutôt comme la dispensation d'un savoir-faire émergeant à la formation strictement professionnelle des futurs pasteurs? Le fait est que depuis fort longtemps on avait pris l'habitude de confier l'enseignement de l'homilétique à des pasteurs connus pour leurs talents oratoires, dans l'idée qu'ils seraient mieux aptes que d'autres à communiquer aux étudiants, comme par osmose, la pratique de leur métier, mais sans qu'on se demandât s'ils étaient en mesure de dispenser un réel savoir homilétique de niveau académique, donc aussi de s'adonner à la recherche constante qu'il suppose.

Les destinées de l'homilétique dans l'enseignement théologique de notre siècle n'ont pas amélioré cette situation, en tout cas dans les facultés protestantes francophones. L'homilétique était-elle trop devenue une cosmétique du discours chrétien? On le lui a beaucoup reproché, souvent sans même examiner de près les traités d'homilétique à disposition¹. On l'a soupçonnée de manquer de confiance en la capacité de la Parole divine de convaincre ses auditeurs par elle-même, et de chercher à substituer à l'efficace du Saint-Esprit celle d'une rhétorique trop sûre de ses artifices et de ses effets. Elle se demanderait *comment* communiquer le message chrétien, ce qui est une préoccupation distrayant de l'essentiel, au lieu de concentrer toute son attention sur *ce qu'il proclame*, le reste venant "par surcroît", comme le disait Jésus en dénonçant les soucis qui font concurrence à la recherche prioritaire, voire unique, dont le Royaume de Dieu doit être l'objet. Résultat: l'homilétique est tombée en désuétude, certains se sont mis à la considérer comme complètement superflue et, quand on a réussi à la maintenir dans son statut académique, ce fut en insistant parfois lourdement sur le lien qu'elle est censée entretenir en permanence avec l'exégèse, parfois au détriment de sa relation aux autres disciplines de la théologie.

Qu'une telle dégradation du statut institutionnel de l'homilétique dans l'enseignement de la théologie puisse avoir de fâcheuses conséquences à long terme pour la prédication proprement dite est plus que vraisemblable, encore que nous devions nous garder de jugements trop catégoriques sur ce point. Si cet aspect-là de la situation était seul en jeu, nous pourrions nous contenter d'une simple correction de nature institutionnelle, elle aussi. Mais le problème pourrait bien se situer à un niveau plus profond et qui intéresse la théologie dans son ensemble. La subordination de l'homilétique aux autres disciplines de la théologie ne serait-elle pas en réalité le symptôme d'une évolution touchant à la manière même de concevoir le travail théologique? Mon hypothèse est ici la suivante: l'homilétique n'aurait pas rétrogradé comme nous venons de le voir si la théologie dans son ensemble

¹ Ils n'étaient pourtant pas bien nombreux. Du côté protestant et en français, le seul qui méritât d'être cité reste l'*Homilétique ou théorie de la prédication* d'Alexandre Vinet (Lausanne 1853), - un ouvrage qui n'a jamais été réédité, mais qui, si on avait pris la peine de le relire, aurait montré qu'il résistait parfaitement aux critiques que l'on croyait devoir réserver aux traités de ce genre.

n'était devenue de plus en plus délibérément, ces deux derniers siècles surtout, une discipline de scribes et de lettrés.

Cette hypothèse appelle quelques explications. Il suffit de se rendre dans l'une ou l'autre de nos facultés pour réaliser combien la théologie est devenue une discipline du texte (ou des textes). Elle est à la fois lecture et écriture. Lecture d'écritures, et écriture sur des écritures et des lectures. Le référent majeur de la théologie protestante, il est vrai, est un livre: la Bible. Mais ce livre est-il destiné à donner naissance à d'autres livres, ce qui laisserait penser que le peuple des croyants est au premier chef un peuple de lecteurs? Je caricature à dessein. Il n'empêche que la consigne première de la foi biblique n'est pas "lis", mais "écoute", et que son ordre de mission n'est pas "écris", mais "proclame". Les protestants le savent dès longtemps, eux qui, pour justifier l'iconoclasme de leurs réformateurs, ne manquent jamais de rappeler que la religion de la Bible est une religion de l'oreille, et non du regard, - ou alors celle d'un regard tout spirituel et intérieur. Toujours est-il que, dans les faits, elle devient souvent parmi eux une religion de porteurs de lunettes: la Parole semble ne jamais leur parler autant ni plus clairement que sous forme de texte imprimé. Ecoutez leurs prédicateurs: ils ne cessent de renvoyer leur auditoire au "texte" sur lequel porte leur prédication, même quand les auditeurs n'ont justement pas le texte en question sous les yeux, et l'argument du "c'est écrit" demeure en sous-main l'un des plus utilisés de leurs homélies¹. Et puis, combien de fois les prédications dont on dit qu'elles sont "prononcées" du haut de la chaire ne sont-elles pas la lecture d'un texte écrit ou de notes abondantes, ou encore la lecture mentale d'un texte préalablement écrit, et plus ou moins bien mémorisé, tandis que les auditeurs ont souvent pris depuis le siècle passé l'habitude inconsciente de lire mentalement ce qu'ils croient être en train d'écouter², ou désirent parfois pouvoir le faire effectivement à tête reposée une fois de retour chez eux³?

Une discipline de la Parole parlée

Le christianisme, ne l'oublions pas, n'est que très secondairement une religion du livre. Dès ses origines, dès les temps de l'ancienne Alliance et pendant des siècles, la foi est née d'une Parole dite et entendue. Ce fut vrai des patriarches, des sages et des prophètes. Ce l'a évidemment été de Jésus lui-même et de ses disciples, puis de tous ceux qui, après eux, ont repris à

¹ La spiritualité d'origine protestante aboutit parfois à un véritable fétichisme du texte biblique. Cette dérive devient évidente avec le biblicisme fondamentaliste.

² Pour des explications plus détaillées, voir "La prédication et le culte protestants entre les anciens et les nouveaux médias", *ETR* 1990, 535-560.

³ Qu'on pense au nombre de fois où des fidèles, à la sortie du culte, demandent au pasteur s'ils pourraient avoir le texte (sic) de sa prédication pour le relire, certains dans le fond qu'il a lu mentalement devant eux ce qu'il donnait l'impression de parler, même quand le prédicateur a de toute évidence improvisé complètement la forme de son discours.

leur compte la proclamation de la Bonne Nouvelle. Comme l'a si bien écrit l'apôtre Paul: "la foi vient de ce que l'on *entend*"¹. Il ne pouvait d'ailleurs en être autrement dès lors que la plupart des chrétiens étaient incapables de lire eux-mêmes les Ecritures: analphabètes, ils devaient se contenter d'en *écouter* la lecture. Nous serions bien inspirés de nous demander si cette affirmation n'est pas également vraie sous l'angle théologique: il n'est pas indifférent pour la constitution même de la réflexion théologique que les paroles en lesquelles se dit la Parole soient destinées à être *entendues* bien avant d'être en pâture à un acte de lecture.

Or quelle est en théologie la discipline par excellence de la Parole parlée et écoutée, sinon précisément l'homilétique? Les homiléticiens eux-mêmes ne s'en sont peut-être pas encore suffisamment rendu compte. Faute d'une ambition suffisante pour le statut de leur propre discipline? C'est possible. Les traités d'homilétique les plus récents, comme d'ailleurs les plus anciens, contiennent tous un ou plusieurs chapitres sur le problème théologique de la prédication. C'est normal. Même remarque à propos de tout ce qu'ils disent sur la relation entre Ecritures et prédication. Mais c'est encore une manière de situer l'homilétique par rapport à d'autres disciplines de la théologie. Ce faisant, on oublie quelle importance les autres chapitres apparemment plus techniques de ces mêmes ouvrages peuvent avoir pour la théologie dans son ensemble, par exemple ceux qui sont consacrés à la manière même de prêcher, à l'agencement du discours, aux différents aspects de la rhétorique, à la situation du prédicateur par rapport à son auditoire ou aux théories actuelles de la communication. Avec eux, il y va de la réalité même de la Parole. Elle peut donner lieu à de l'écriture et à de la lecture. Le passage de l'oral à l'écrit reste un moment décisif dans l'histoire humaine et son importance dans la structuration de la foi chrétienne ne saurait être méconnue². Mais le saut technologique et qualitatif qu'a permis l'écriture dans l'évolution des civilisations et des religions ne peut ni ne doit nous faire oublier combien l'oralité est nécessaire à la Parole pour lui permettre de déployer toutes ses virtualités³.

¹ Rm 10:17.

² L'un des ouvrages les plus récents sur cette importance du passage de l'oral à l'écrit pour la structuration de la foi chrétienne est de Joseph Caillot, *L'Evangile de la communication*, Paris 1989. — Le présent article a été rédigé avant que ne sorte de presse en traduction française l'étude de W.H. Kelber *Tradition orale et écriture*, Paris 1991. — Sur ce problème considéré sous un angle strictement culturel, voir aussi Jack Goody, *The Interface between the Written and the Oral*, Cambridge 1987.

³ La conception de cet article doit beaucoup à la lecture de Walter J. Ong, *Orality and Literacy, the Technologizing of the Word*, London et New York 1982, 1989. Cet ouvrage fait pour ainsi dire la synthèse des nombreuses recherches de l'auteur dans ce domaine. A ma connaissance, un seul ouvrage de Ong existe en traduction française: *Retrouver la parole, introduction à l'histoire de la culture et de la religion*, Paris 1971, qui correspond à un état antérieur de sa réflexion sur le problème qui retient ici notre attention. — Au moment de remettre le présent texte à l'imprimeur est arrivé un article qui s'inspire du même auteur et aborde un problème tout

Ecrite, la parole se livre à nous sous un aspect qui rend possible son objectivation. Ou plus exactement, l'objectivité du texte écrit permet de tenir à distance cet aspect-là de la parole et accentue d'autant la distinction classique entre la forme et le contenu, entre le message et son vecteur. On distinguera donc entre la parole et le discours qui lui donne consistance. Une fois écrit, ce discours va pouvoir être scruté, analysé, décomposé, quasiment mis à la question. Il sera possible de le lire en avant comme en arrière, d'isoler certains de ses éléments, de les déplacer, de les faire jouer les uns par rapport aux autres. A la limite, on va tellement prendre le texte pour objet qu'il ne va plus être rien d'autre qu'un texte. On lui refusera toute autre référence que lui-même, on va le priver d'amont, d'aval, d'intention même, voire de message. C'est le textualisme de certaines philosophies récentes. Tous les théologiens n'y sont pas restés insensibles.

Lorsque la Parole est dite et écoutée, de telles distinctions ne sont plus possibles. D'abord, comme la musique, elle n'a vraiment lieu qu'au moment de son énonciation et de son audition. Hors de là, quand la voilà écrite, elle n'est qu'un support de mémoire, comme une partition, privée comme elle de la palpitation liée au fait et au moment où elle retentit, fût-elle sussurée. Et, comme en musique toujours, l'écart entre la forme et le fond y perd toute pertinence: que serait le message de la *Messe en si* quand on prétendrait le dégager de la forme rythmique, mélodique et harmonique dans laquelle il s'impose à nous¹? Bien des homilétiques se sont discréditées pour n'en avoir pas tenu compte: quand le message qu'elles avaient à communiquer leur paraissait difficilement assimilable, voire difficilement acceptable par un auditoire peu disposé à admettre le *skandalon* évangélique, elles ont cru devoir se mettre en quête de formes susceptibles de mieux faire passer l'amertume de la Parole. Elles se sont donc autorisées à habiller la Parole de formes rhétoriques peut-être astucieuses, mais qui la trahissaient dans l'exacte mesure où elles émoussaient ce qui aurait dû rester tranchant, piquant, blessant. La dissociation de la forme et du fond a ainsi donné lieu à des discours incarnant à leur manière l'hypocrisie que Jésus reprochait si vivement aux pharisiens. Mais plutôt que d'en conclure à l'inadéquation entre toute préoccupation rhétorique et le souci fondamental de la prédication évangélique, comme l'a postulé implicitement le fait de laisser tomber l'homilétique en désuétude, on devrait remarquer au

semblable au nôtre, mais sous un angle un peu différent: G. Girardet, "La dimensione orale delle comunicazione biblica", *Protestantesimo* (Roma) 1991, 116-127.

¹ On a souvent relevé la pauvreté littéraire et même spirituelle des textes sur lesquels Bach a composé certains de ses chorals. Mais ces textes-là, devenus partie intégrante de sa musique, n'en peuvent plus être dissociés et en acquièrent une dimension, voire une nécessité qu'ils n'auraient pas sans elle. Inversement, comme l'a très bien montré A. Schweitzer, la musique qui fait corps avec eux devient incompréhensible si l'on ignore (ou cherche à ignorer) le sens profond, la théologie qui sous-tend ces textes (cf. *Jean-Sébastien Bach, le musicien-poète*, Lausanne 1967).

contraire que, dans une perspective sainement homilétique, un tel usage de la rhétorique est une négation de la rhétorique¹: son but et son usage ne sont jamais de travestir la Parole, mais bien de lui permettre de se dire dans toute sa réalité, donc de la servir.

Nous touchons ainsi à l'un des aspects les plus significatifs du renouveau dont l'homilétique bénéficie depuis quelque vingt ans aux Etats-Unis: tous les ouvrages un peu importants dans ce domaine attirent l'attention sur le fait que, si l'on n'y prend garde, la structure générale de certaines prédications, leur plan formel, peuvent trahir l'essentiel de ce qu'elles étaient censées dire. Par exemple, une démonstration en trois points conduisant à une conclusion que le prédicateur impose à son auditoire comme le résultat de ce qui était à démontrer (un équivalent du célèbre "C.Q.F.D." mathématique) ne permet pas de communiquer réellement le fait que la grâce est prioritairement accueil de ceux et celles qui en ont besoin. Ou bien une prédication thématique, toute attachée à développer des idées ou des propositions doctrinales, ne conviendra pas à communiquer l'idée que la Parole nous invite à cheminer avec elle. Ou encore, une prédication démarrant sur une critique de ce que l'on estime nécessaire de refuser ou de réfuter sera mal adaptée à une intention prédominante d'édification ou de consolation. En d'autres termes, la forme générale du discours dont est faite une prédication importe bel et bien à la Parole ainsi dite pour être entendue. Si cette forme va à fins contraires du message à communiquer, la Parole ne saurait être reçue comme elle veut l'être.

Sans nous obliger à entrer pour autant dans la perspective psychologique et clinique qui lui est propre, l'analyse transactionnelle peut inspirer des remarques qui, appliquées à l'homilétique, conduisent à des constatations toutes semblables²: selon la manière dont le prédicateur se situe par rapport à son auditoire, consciemment ou non³, le message qu'il entend lui communiquer peut également s'en trouver authentifié ou au contraire trahi. Laissant de côté le langage technique de cette démarche issue des milieux thérapeutiques⁴, retenons-en que le prédicateur porté à se

¹ C'est déjà le reproche que les philosophes grecs faisaient aux sophistes : d'avoir développé une telle habileté rhétorique qu'ils en devenaient capables de faire passer pour vraies des propositions qu'ils savaient pertinemment être fausses.

² Un des ouvrages les plus éclairants sur ce point, encore que trop schématique sous certains de ses aspects, nous vient de l'ex-DDR : Wilfried Engemann, *Persönlichkeitsstruktur und Predigt, Homiletik aus transaktionsanalytischer Sicht*, Berlin 1989. Cf. recension à paraître dans *ETR*. Sur ce même aspect de l'homilétique, mais indépendamment de toute référence explicite à l'analyse transactionnelle, rappelons l'intéressant chapitre de Manfred Josuttis sur le "moi" du prédicateur dans *Praxis des Evangeliums zwischen Politik und Religion, Grundprobleme der Praktischen Theologie*, 4e éd., München 1988, 70-94.

³ Les effets pervers de son attitude sont les plus graves quand elle est inconsciente.

⁴ En particulier les célèbres expressions "Je suis (ou je ne suis pas) .O.K.", "Tu es (ou tu n'es pas) O.K." Dans les milieux de l'homilétique américaine, elles ont donné

sentir mal à l'aise par rapport à son auditoire¹ sera par exemple porté à se concilier son assentiment en apitoyant ses sentiments, quand le message qu'il prétend lui apporter devrait au contraire se distinguer par sa force et son aplomb doctrinaux; ou bien le prédicateur partant du principe que son auditoire n'est pas ce qu'il devrait être se montrera vite pédant et autoritaire, faisant ainsi obstacle à l'autorité intrinsèque de la Parole qu'il est trop certain de servir; ou encore le prédicateur considérant que lui-même et son auditoire, du fait de la foi qu'ils partagent, ne sont pas ou plus crédibles au sein du monde où ils vivent, en viendra à opposer trop systématiquement l'Évangile au monde, et favorisera l'apparition d'une sorte de complexe collectif de persécution. Suite aux recherches qu'il a entreprises sur ce point à Leipzig, W. Engemann a fort bien montré les perturbations que de telles attitudes entraînent dans la communication directe, donc orale, du message chrétien, non sans signaler aussi combien, considérées sous cet angle, certaines théologies de la prédication ne font que travestir idéologiquement des dérapages relationnels dont elles refusent en réalité de prendre trop vivement conscience².

Prérogatives de l'oralité

Comme Ong le fait très judicieusement remarquer, la parole parlée se distingue encore de la parole écrite par le fait que la parole dite et entendue engage en direct la subjectivité de celui qui parle et de celui qui écoute comme ne le fait jamais la parole écrite. Parlée, la parole vient de l'intimité tant physique que psychique de celui qui parle. Entendue, elle n'est écoutée que dans la mesure où elle retentit physiquement, nerveusement, affectivement, intellectuellement et psychiquement en celui (ou ceux) auquel(s) elle s'adresse. Reprenant le titre d'un film déjà ancien, on peut vraiment dire de la Parole que, lorsqu'elle est parlée, et il faut qu'elle le soit, Dieu plus que jamais "a besoin des hommes": de leur voix, de leur ouïe, de leur sensibilité, mais aussi de leurs regards et de tous les gestes, mimiques ou attitudes qui accompagnent la parole dite en direct³. La parole

lieu à la plaisanterie suivante : Jésus en croix dit au prédicateur qui le regarde "Je suis O.K., tu es O.K.", à quoi le prédicateur rétorque "Je n'ai donc pas besoin de toi"!

¹ Ce qui est bien différent du "trac" qui gagne systématiquement certains prédicateurs au moment de monter en chaire.

² Cf. op.cit.

³ Avec la radio, le phénomène est tout différent. C'est d'ailleurs pourquoi la participation à un culte par le truchement des ondes n'est pas un acte proprement culturel. Sur ce point, voir William F. Fore, *Mythmakers - Gospel, Culture and the Media*, New York 1990, en particulier cette remarque: "I believe, that the church should use radio and TV for *pre-evangelism* [...] the church cannot be the church on radio and television [...] Technology changes the nature of communication, and a worship service «broadcast» is simply not the same thing as a worship service in which one participates personally. I doubt that serious religious questions can be answered satisfactorily and in depth on radio and television" (81).

parlée engage celui qui parle et, mais à un moindre degré, celui qui entend. Elle ne permet pas à l'orateur d'être un simple informateur, elle l'oblige à être un témoin¹. Du même coup elle le situe, ainsi que son auditoire, par rapport à ce dont il témoigne, sans que d'autres explications soient nécessaires: il y a dans la parole dite, avec toutes les inflexions qui l'accompagnent, une transparence du non dit qui ne se retrouve jamais, ou du moins jamais à ce point, dans la parole écrite.

Parlée, la Parole se déploie dans toute la contingence de son caractère interpersonnel. Elle y retrouve une saveur et une dimension que lui fait perdre la forme écrite. L'écrit que j'ai sous les yeux, surtout s'il est imprimé ou dactylographié, je peux le lire vite ou lentement, revenir en arrière, sauter certains passages, en annoter d'autres. Même s'il réussit à me captiver, comme c'est souvent le cas avec les romans, mais parfois aussi avec la théologie, l'écrit reste à ma disposition. Je puis en commencer la lecture quand bon me semble, l'interrompre de même, en renvoyer la fin à plus tard, le mettre en réserve dans un tiroir ou sur un rayon de bibliothèque². Quand elle est dite, qu'il s'agisse de celle de Dieu ou de celle des hommes, la parole que j'entends m'oblige au contraire à me mettre au rythme de celui qui la parle et, sauf à lui demander de se répéter, je suis obligé de la suivre de bout en bout, faute de quoi elle ne me parle précisément plus, ou seulement sous la forme d'inflexions de voix dont la mélodie ne suffira généralement pas à l'établissement d'une communication porteuse de sens. Inversement, celui qui parle doit adapter l'ampleur de sa voix et le rythme de son discours à l'acoustique ambiante et aux capacités de son auditoire, faute de quoi sa prise de parole reviendra à signifier un refus de communiquer³.

Tout cela est évidemment vrai de l'entretien en tête-à-tête, et les psychiatres, psychanalystes et psychothérapeutes savent bien pourquoi leurs interventions se font normalement sous forme de dialogues oraux, et non pas écrits⁴. Qui plus est, ces entretiens thérapeutiques exigent la présence

Cf. recension de cet ouvrage à paraître dans *ETR*.

¹ Examinant les diverses "images du prédicateur", Thomas Long, op.cit. 42-47, insiste sur le fait que, selon lui, le mot "témoin" est celui qui rend le mieux compte de la fonction assumée par le prédicateur, en particulier parce qu'il situe de manière adéquate le mode d'autorité qui lui revient: il n'a d'autorité que dans la mesure où il témoigne d'une Parole qui ne lui appartient pas, dans la mesure aussi où sa propre subjectivité est directement engagée dans l'écoute et la communication de cette Parole.

² Tout cela est devenu vrai de la parole parlée dès lors qu'elle est enregistrée par exemple sur disque compact. Mais elle est alors une parole technicisée, au sens où l'est aussi la parole écrite. Elle n'est plus une parole en direct au sens où nous l'entendons ici.

³ Les malentendants rendent à cet égard attentif à des problèmes de communication dont on aurait tort de négliger la portée théologique.

⁴ Ce qui ne signifie pas que l'écriture ne puisse pas assumer une fonction thérapeutique. Le phénomène est bien connu à propos de la rédaction de journaux

effective des interlocuteurs l'un à l'autre: le téléphone ne saurait suffire à ce genre de communication, sauf pour en fixer le rendez-vous ou, en cas d'urgence, par exemple devant des velléités de suicide, pour raffermir au plus vite les fils qui menaçaient de se rompre, dans l'attente d'un nouvel entretien-rencontre. Plus banalement, les époux ou les amoureux que les circonstances séparent géographiquement l'un de l'autre savent, pour en souffrir, combien l'usage du téléphone est insuffisant à satisfaire leur besoin de tête-à-tête: se parler vraiment, c'est en l'occurrence pouvoir aussi se voir et se toucher¹. La participation à un culte est évidemment bien différente de ce type-là de relation entre deux êtres². Mais comme c'est aussi le cas en musique, l'événement de la Parole se concrétise bien différemment selon que le prédicateur et son auditoire sont physiquement présents l'un à l'autre ou qu'ils ne le sont pas.

Communauté et liberté

Cela dit, l'homilétique ne saurait évidemment tenir pour significatif le cas d'auditoires formés d'une seule personne, même si cette aventure est arrivée une fois ou l'autre à bien des prédicateurs de paroisse. Son cadre normal est celui d'un auditoire pluriel, qu'il soit rassemblé dans un lieu de culte ou se situe en pleine sécularité. Comment ne pas tenir compte, alors, du fait que la parole parlée et entendue devient événement vécu simultanément à plusieurs? Considérée sous cet angle, la parole se distingue encore de deux manières: l'auditoire est formé de gens qui sont ensemble, mais dans les limites d'un certain cadre quantitatif.

intimes, voire de romans, de l'aveu même de leurs auteurs. Ce peut aussi être vrai de la lecture (d'où la vieille idée selon laquelle il y aurait de "bonnes" et de "mauvaises" lectures, à cette nuance près qu'on l'envisage trop souvent dans une perspective moralisatrice qui occulte le caractère parfois éminemment salutaire de lectures dont la morale bien-pensante croit devoir s'offusquer).

¹ Palliatif supplémentaire à l'éloignement physique, l'entrée en fonction du vidéophone ne suffira pas non plus à combler leur besoin d'être ensemble; peut-être même pourrait-il aboutir à l'exacerber encore davantage.

² Encore que la fonction de l'*éros* dans le fait cultuel proprement dit, mais surtout au moment du sermon, mériterait qu'on l'étudiât de plus près. La critique protestante a souvent daubé sur le caractère sournoisement érotique de la piété mariale. Mais l'érotisme que nie idéologiquement la conception puritaine du culte est peut-être plus sournois encore. Il est indéniablement présent dans certains types de relation homilétique, par exemple quand le prédicateur (le phénomène est surtout connu à propos des prédicateurs hommes) joue le jeu de la séduction envers son auditoire, ou adopte une attitude relevant manifestement de ce que Tchakhotine, parlant des manipulations idéologiques, a si justement appelé "le viol des foules". De toute manière, exclusion toute interférence de l'*éros* dans les relations interhumaines serait les empêcher d'être encore humaines, tout simplement. Mais si l'*éros* en question peut exister à dose normale, peut-être sous forme sublimée, il peut aussi se manifester de manière perverse, ce qui est le cas quand l'orateur dévie du message dont il prétend être le témoin pour se comporter de fait en violeur ou en séducteur.

La quantité d'abord. Même forte et exercée, la voix humaine a une portée limitée. L'acoustique de certains théâtres antiques¹ permettait à plusieurs milliers de spectateurs de suivre sans peine le déroulement des tragédies. Les cathédrales, malheureusement, n'ont pas cette qualité: construites pour la célébration d'une messe dont on suivait le déroulement, mais non point les paroles, elles ne se prêtent guère à la pratique du discours articulé et construit². Les lieux de culte édifiés spécifiquement pour le culte protestant se distinguent au contraire par la qualité de leur acoustique³, mais les plus grands d'entre eux ne permettent généralement pas de s'adresser de manière distincte et intelligible à plus d'un ou deux milliers de fidèles à la fois⁴. Les moyens actuels d'amplification acoustique donnent il est vrai aux prédicateurs la possibilité de s'adresser sans forcer leur voix à des auditoires beaucoup plus importants⁵. Mais rien ne remplace à cet

¹ Tous n'ont pas été aussi réussis du point de vue acoustique qu'on se plaît volontiers à l'imaginer: le principal théâtre de Pergame était si désastreux de ce point de vue que les autorités de cette ville durent en construire un autre.

² Martin Bucer avait été très attentif à ce problème, raison pour laquelle il demandait que "les ministres des églises récitent les prières, les psaumes et les enseignements avec beaucoup de gravité et de dévotion, distinctement et avec clarté, et à partir d'un emplacement qui permette à toutes les personnes présentes de comprendre les choses qui sont dites de manière complète et pour l'établissement de leur foi". Pour cette même raison, il voulait que, à l'inverse de la séparation du choeur et de la nef qu'il tenait pour "anti-chrétienne", les ministres ne se tiennent pas à distance de ceux auxquels ils doivent s'adresser, mais s'inspirent de l'exemple des temps patristiques, quand "le clergé était au milieu du temple, qui avait normalement une forme circulaire: et de cette position, le service divin se présentait au peuple d'une manière telle que les choses récitées pouvaient être entendues clairement et comprises par toutes les personnes présentes" (*Scripta anglicana*, Basel 1577, 457, cité d'après la traduction anglaise qu'en proposent G.W.O. Addleshaw et F. Etchells, *The Architectural Setting of Anglican Worship*, London 1948, 245-246).

³ Du moins est-ce vrai pour les temples édifiés entre le XVI^e et le XVIII^e siècles. Le romantisme du XIX^e siècle ayant mis à la mode l'architecture pseudo-gothique, on s'est mis à édifier des églises qui entretenaient la nostalgie visuelle du sentiment religieux, mais ne se prêtaient souvent plus, hélas, à la communication articulée du message chrétien ni à la compréhension effective des prières et des lectures. Sur l'apparition de ce goût néo-romantique dans le monde anglo-saxon, voir J.F. White, *The Cambridge Movement*, Cambridge 1962, 1979. Sur l'architecture religieuse répondant à une idée d'église beaucoup plus qu'aux exigences effectives du culte, voir C.M. Werner, *Das Ende des «Kirchen»-Baus*, Zürich 1971.

⁴ C'est la norme que retenait Sir Christopher Wren, - un architecte qui s'y connaissait en acoustique et en construction de lieux de culte protestants.

⁵ Prenant le contrepied de la devise "Small is Beautiful", le mouvement des "Mega-Churches" qui s'est développé aux U.S.A. depuis 1986 préconise la construction d'églises pouvant accueillir jusqu'à quatre ou cinq mille fidèles à la fois. Mais un sondage parmi les intéressés a montré que la plupart d'entre eux préfèrent des lieux de culte d'une capacité oscillant entre 750 et 1'500 personnes. Dans un cas comme dans l'autre, ces bâtiments sont d'emblée équipés de moyens amplificateurs de la voix. Dans les "Mega-Churches", on fait même usage d'écrans géants permettant de

égard la communication en direct, c'est-à-dire sans interposition d'artifices électroniques. Ce qui revient à dire que l'Eglise de la Parole communiquée en direct n'est jamais une méga-église: ses dimensions sont limitées par la portée de la voix humaine et par la possibilité de bien la comprendre. Elle est par nature une Eglise à dimensions humaines. Les grandes concentrations ne lui conviennent pas, en tout cas pas celles qui correspondraient à des entreprises technocratiques de coordination. Elle ne se laisse pas uniformiser. Elle est comme livrée aux surprises qui vont avec son caractère toujours local, limité, non définissable d'avance¹. Sa conciliarité peut être de l'ordre du palabre, non de celui des organigrammes administratifs.

Le deuxième aspect de cette même réalité est que les assemblées culturelles, quand elles gardent des dimensions humaines, sont formées de gens qui se sont précisément rassemblés pour ce partage-là de la Parole parlée et forment de ce fait des communautés. Non que tous doivent recevoir ce qui est dit de manière identique. Ils peuvent être distraits ou attentifs. Et puis, le discours qu'on leur tient peut les laisser complètement froids, les enthousiasmer ou encore susciter leur indignation. Il n'empêche qu'ils l'entendent ensemble et au même moment. Le paradigme de la musique, voire celui du théâtre ou de l'opéra puisque le prédicateur se donne simultanément à entendre et à voir², s'impose une fois de plus à notre attention: la musique implique de ceux qui l'écoutent en concert qu'ils vibrent à l'unisson des musiciens, que cette musique leur plaise ou ne leur plaise pas, et quels que soient les émotions, les pensées, les visions ou les événements qu'elle éveille en eux. La Parole partagée est donc éminemment génératrice de réalité communautaire. Mais en même temps elle fait plus que donner lieu à une communauté: elle participe très immédiatement du fait que la communauté ainsi rassemblée est formée d'individus conservant tout leur retentissement intérieur et tout leur quant-à-soi. Les paroles en lesquelles se dit la Parole peuvent soit les réunir davantage, soit les diviser, chacun restant habité de tout le mystère de sa liberté personnelle, - cela au moment même où tous sont atteints simultanément par un même timbre de

voir en grande dimension le prédicateur qui, sans cela, ne serait qu'un petit personnage visuellement perdu à l'horizon. Mais est-ce encore de la communication en direct? On peut émettre de sérieuses réserves à cet égard.

¹ J.F.White signale à juste titre que "The invention of printing brought about a situation unknown before, the possibility of liturgical standardization" (*Introduction to Christian Worship*, Revised Edition, Nashville/Tennessee, 1990, 46). Evident dans l'Eglise romaine, ce phénomène est également perceptible dans plusieurs Eglises protestantes. Il y a sévi gravement sous l'ancien régime dans les Eglises dont les pasteurs devaient s'en tenir strictement au texte des prières prévues par les recueils liturgiques officiels. L'une de ses conséquences les plus évidentes est de rendre les textes liturgiques de plus en plus anonymes, voire d'en faire confiner l'usage à une sorte de langue de bois ecclésiastique.

² J'ai abordé ce problème de la théâtralité de la prédication dans "Le cothurne et le rabat, le théâtre et la foi", *RTP* 1988, 475-473.

voix, entraînés dans un même rythme du discours, associés en un événement autant physique que spirituel. Théologiquement, la Parole se trouve ainsi dans une situation qui la restitue à elle-même comme ne pourra jamais le faire aucun recours à l'écriture ou à la lecture. Ce qui revient à dire que le théologien, pour être vraiment à même cette Parole, devrait prioritairement l'écouter et la dire, ou la raconter¹, plutôt que la lire et en commenter par écrit le sens ou le statut. C'est déjà l'inviter à se mettre à l'école de l'homilétique plutôt que l'inverse.

Homilétique ou théologie?

Cette invitation est-elle opportune? Sachant à quel bas niveau de préparation ou de réflexion la prédication tombe parfois, les théologiens de métier, je l'ai déjà signalé, savent devoir exhorter les prédicateurs à faire davantage de théologie, non seulement exégétique, mais aussi systématique, historique, apologétique, éthique, etc. Quelle que soit la forme sous laquelle elle leur est proposée, les fidèles ont en effet besoin de théologie, c'est-à-dire d'une Parole qui leur soit dite en un langage aussi structuré que structurant². Désespérer aujourd'hui de la capacité de la Parole de dire effectivement quelque chose et douter de la nécessité d'entendre des paroles susceptibles de donner sens à l'existence, c'est désespérer à la fois de l'humanité de l'homme et de celle de Dieu³. L'interpellation de la théologie s'impose ici comme absolument nécessaire, faute de quoi, dans la situation présente, on assisterait à un effondrement de la fonction doctrinale qui incombe précisément à la parole dite et entendue, et sans laquelle la capacité de l'homme à se situer se verrait compromise⁴. Mais ne concluons pas de la nécessité d'une telle interpellation à la subalternation de l'homilétique à la théologie exégétique ou doctrinale, encore moins de la Parole parlée à la théologie écrite. Toute désespérance quant aux vertus de la parole mise à part, demandons-nous plutôt pourquoi tant de prédicateurs semblent accorder aujourd'hui aussi peu de considération au travail proprement théologique dans toute l'ouverture de son éventail (nombre d'entre eux font apparemment encore un peu d'exégèse, mais négligent volontiers leur in-

1 L'un des mérites de la narratologie est d'avoir attiré l'attention des théologiens donc aussi celle des prédicateurs, sur cette dimension-là de la Parole. Cf. P. Bühler et J.F. Habermacher (éd.), *La narration - Quand le récit devient communication*, Genève 1988.

2 Ce qui ne signifie pas qu'il doive être intellectualiste ou doctrinal, mais au sens péjoratif de ce dernier adjectif. Pour une conception à la fois intellectuellement honorable (et non pas intellectualiste) de la doctrine, voir P.-A. Stucki, *La vie spirituelle de l'individu et le langage doctrinal*, Neuchâtel 1974.

3 Voir à ce propos les réflexions de P.-L. Dubied sur les systèmes de croyance dans *Cahier de l'Institut romand de Pastorale* n° 7, Lausanne 1991. Voir aussi mon bref article "La prédication aurait-elle fait son temps?", *Cahiers protestants*, Lausanne, 1987/3, 19-22.

4 Sur ce point également, voir le livre cité de P.-A. Stucki.

formation systématique, historique ou éthique, et ne réservent pas assez de temps et d'efforts à tout le travail herméneutique que suppose la préparation d'un sermon). Je risque ici une réponse dont le seul mérite est de se situer dans le prolongement immédiat des réflexions qui précèdent: cette moindre considération des prédicateurs pour le travail théologique pourrait bien tenir, en partie tout au moins, à l'attention insuffisante que les théologiens de métier prêtent à l'homilétique et à ses problèmes, qu'il s'agisse de celle qu'eux-mêmes négligent de mettre en oeuvre dans la présentation de leurs propres travaux¹ ou de celle dont les prédicateurs restent les premiers praticiens sur le terrain.

Est-ce alors à dire que la théologie devrait être une homilétique? Entendons-nous bien: il s'agit maintenant d'homilétique, et non de prédication. Que la théologie puisse devenir prédication, que la frontière entre théologie et prédication soit parfois difficile à tracer, de nombreux exemples sont là pour le montrer. Les théologiens-prédicateurs des temps patristiques en restent le précédent le plus illustre et le mieux propre à remettre en cause nos propensions actuelles à distinguer trop nettement entre ces deux disciplines de la Parole. D'ailleurs, même en notre siècle, où la limite se situe-t-elle exactement chez des théologiens comme Ragaz, Barth², Bonhoeffer ou Moltmann? A une nuance près qui a son importance pour le présent propos: même s'ils n'ont pas hésité à occuper plus d'une fois à leur tour la chaire du prédicateur³, leur théologie s'est diffusée sous forme écrite, même quand elle revêtait les accents les plus prophétiques. Dans ce genre de labeur, l'écriture a sur l'oralité des avantages que nous aurions bien tort de remettre en cause: la plume à la main (ou les doigts sur

¹ Nombre d'ouvrages théologiques spécialisés, on le sait, se caractérisent par la difficulté du langage dans lequel ils s'expriment. Ce défaut est particulièrement flagrant chez certains théologiens allemands, au point qu'on se demande si, à leurs yeux, la complexité de l'expression serait un critère de scientificité ou de niveau intellectuel. Il arrive, hélas, que des théologiens francophones, influencés par les habitudes langagières de quelques cercles intellectuels parisiens, cèdent à la tentation de les imiter sur ce point. Si la nécessité de recourir à un parler technique difficile peut s'imposer dans la pratique de certaines sciences très spécialisées, ce n'est pas le cas en théologie: elle bénéficie d'un long passé qui devrait lui permettre de maîtriser parfaitement ses difficultés d'expression et l'on peut considérer que, science de la Parole parlée, son travail n'a pas abouti aussi longtemps qu'elle n'est pas parvenue à exprimer ce qu'elle a à dire de manière claire et largement compréhensible. La gent théologique ne s'y trompe d'ailleurs jamais: à plus ou moins longue échéance, les théologiens qui échappent à l'oubli sont en général des auteurs qui, de ce point de vue, ont précisément su mener leur entreprise jusqu'à son accomplissement expressif.

² Le cas de Barth est le plus flagrant, - lui dont ses pairs de l'entre-deux-guerres se demandaient s'il n'était pas plus prophète que théologien. Cf. *Théologien ou prophète? Les francophones et Karl Barth avant 1945*, Lausanne 1985.

³ Rares sont les théologiens importants de l'époque contemporaine dont on n'a pas publié des volumes de sermons. En plus des noms déjà cités, qu'on pense à Bultmann, Tillich, Schweitzer, etc.

les touches de l'ordinateur), la lenteur de l'écriture incite et oblige à une pondération, à une retenue, à un contrôle de la pensée dont la parole parlée finit toujours par être la première bénéficiaire. La prédication se relèverait mal, aujourd'hui, d'une mise hors-circuit de la réflexion théologique sous sa forme écrite, voire plus simplement d'une préparation la plume à la main¹.

Homilétique et prédication ont évidemment partie étroitement liée, elles sont directement ordonnées l'une à l'autre. Notre problème est toutefois moins de savoir si la théologie doit ou non se muer en prédication², que de la situer par rapport à l'homilétique. Si l'homilétique est une science et un art de la Parole parlée, la prédication en est la pratique et l'application au jour le jour. L'homilétique est donc à la fois préparation à la prédication, réflexion sur ses modalités et ses contenus, discipline théologique, voire théorique³, de cette théologie en action qu'est la prédication. C'est à son propos, et non à celui de la prédication, que la question se pose: la théologie ne devrait-elle pas lui céder le pas? Jusqu'à se confondre avec elle? Le premier énoncé de cette question pouvait impliquer jusqu'à cette situation-limite. Mais ce n'était que provocation de caractère stratégique, pour mieux mettre en évidence la conclusion à laquelle conduisent les diverses remarques ci-dessus: l'homilétique n'est pas une discipline périphérique, mais **centrale**, voire **nodale**, de la théologie. Parce qu'elle est en prise directe sur la Parole parlée, c'est en fonction d'elle que devraient se constituer et s'organiser les autres disciplines de la théologie, comme les rayons autour d'un axe centré lui-même sur cette Parole qui ne lui appartient pas et dont il doit assurer l'entendre et le dire.

Quelles en sont les conséquences pour ces autres disciplines de la théologie? L'homiléticien, sur ce point, hésite à sortir de son champ de compétence et se refuse à proposer une solution, c'est-à-dire une théologie, toute faite. Il préfère se tenir sur le seuil de ces autres disciplines et adresser à ceux qui les pratiquent l'interpellation à laquelle cet article essaie de donner corps et voix. Il le fait de manière très occidentale, européenne,

¹ Lors d'une visite à Atlanta, où il enseigne, Fred B. Craddock m'a signalé que l'un de ses problèmes pédagogiques les plus immédiats dans l'enseignement de l'homilétique est de persuader les étudiants du Sud, tant Blancs que Noirs, très doués culturellement pour l'improvisation orale, de préparer leurs sermons par écrit afin de mieux contrôler la structure et le contenu de leur discours, tandis qu'il doit persuader les étudiants venus du Nord de se détacher de leur texte écrit lorsqu'ils s'adressent oralement à un auditoire.

² Ce fut tout l'objet du débat de 1921 entre Harnack et Barth, le premier reprochant au second de ne pas savoir distinguer nettement entre recherche académique objective (ce qui était à ses yeux la grande ambition de la théologie historico-critique) et prédication en discours théologique. Cf. la traduction de leur échange de lettres publié par *Die Christliche Welt*, dans K. Blaser, *Karl Barth 1886-1986*, Bern 1986.

³ Alexandre Vinet, pourtant peut théoricien de nature, concevait déjà l'homilétique comme une "théorie de la prédication". Cf. op.cit.

c'est-à-dire une fois de plus la plume à la main, dans un contexte culturel tout imprégné des habitudes et comportements qu'implique son appartenance à la "galaxie Gutenberg"¹. Mais la domination de l'imprimé est en train de prendre fin au sein de notre civilisation, relayée par celle des médias électroniques. Ce n'est pas un retour à l'oralité d'hier, plutôt l'entrée dans une vidéo-oralité tellement tributaire de nouvelles techniques de communication que nous avons encore bien de la peine à discerner tout ce qu'elle peut signifier pour la pratique de la Parole parlée². Il n'empêche que le locuteur vu et entendu reprend le pas sur le scripteur attendant d'être lu. Il devient donc urgent, non seulement de réévaluer les rapports de dépendance que l'on a trop longtemps tenus pour normaux entre homilétique et théologie, mais de donner lieu, dans la foulée d'une homilétique réhabilitée, à une nouvelle "théologie de la Parole parlée".

Parmi les théologies actuellement à disposition, celles de la Parole semblent paradoxalement les moins aptes à faire droit aux attentes de l'homilétique. On ne peut oublier, d'abord, que ces théologies-là, spécialement celles qui se sont réclamées de Karl Barth, ont en général été celles qui ont contribué le plus directement au discrédit dans lequel étaient tombées l'homilétique et ses préoccupations rhétoriques. Ensuite, de manière plus décisive, si ces théologies situent très bien, dans leur dialectique, les paroles en fonction de la Parole, elles échouent le plus souvent à suivre les inflexions de la Parole dans la contingence des paroles dites. C'est faute d'une attention suffisante à l'expérience et au vécu de la foi. Paradoxalement toujours, ma recherche m'incite à chercher plutôt du côté de la théologie du "Process" dont John B. Cobb est le représentant le plus profilé. Ni Cobb ni les autres théologiens de cette tendance ne se sont beaucoup préoccupés des problèmes posés par le langage. Ils ne développent pas une théologie de la Parole, mais de l'expérience et du vécu en train de se faire³. Or c'est précisément ce dont une théologie attentive aux perspectives ouvertes par l'homilétique a besoin : d'une capacité soutenue d'attention à ce qui est en train d'advenir quand des paroles sont dites et entendues, et deviennent ainsi l'occasion au gré de laquelle se partage la Parole. Fortement préoccupée de cosmologie, donc du passage entre les affirmations bibliques et notre contexte culturel, la théologie du

¹ A titre d'exemple, les homiléticiens, comme l'ensemble des autres théologiens, imaginent encore mal qu'un candidat puisse conquérir un grade académique dans leur discipline autrement qu'en produisant un livre de plus. Mais l'avènement de la "nébuleuse Marconi" pourrait supposer que des candidats en viennent à proposer des dissertations doctorales sous forme de films ou de bandes vidéo. Comment apprécier la compétence théologique dont de telles réalisations pourraient être la manifestation, et comment en délibérer? Faudrait-il même les accepter à l'égal d'une thèse sous forme de livre? Je n'ai pas de réponse à cette question. Je me contente de la poser. Mais elle pourrait devenir inéluctable.

² J'en ai évoqué certains aspects rhétoriques dans l'art.cit. "La prédication et le culte protestants ..."

³ C'est l'une des manières dont on peut traduire le terme "process".

"Process" connaît l'importance de la prédication et n'hésite pas à se poser délibérément, elle aussi, en théologie de la prédication¹. Mais ne lui demandons pas de se restreindre à n'être plus qu'une théologie de la Parole parlée au sens où nous l'avons entendu tout au long de cet article: cela reviendrait à limiter par trop le large horizon de réalité dans lequel elle a raison de vouloir se situer. En revanche, nous pouvons lui proposer de prendre également en considération tout le "Process" inhérent à la Parole dite et entendue, ce qui lui permettrait d'élargir et d'enrichir encore son champ de pertinence.

Bernard REYMOND

¹ Elle en a donné récemment une démonstration particulièrement convaincante: W.A. Beardslee, J.B. Cobb, D.J. Lull, R. Pregeant, T.J. Weeden, B.A. Woodbridge, *Biblical preaching on the death of Jesus*, Nashville/Tennessee 1989.



